

L'héritage des premières *Kulturwissenschaften* en Allemagne

Origines et transformations.

Journées d'études des 9 et 10 novembre 2007

Cette deuxième manifestation dans le cadre du programme du CIERA *Théories et Critiques des sciences de la culture en Europe* avait pour but de revenir sur l'héritage épistémologique des premières *Kulturwissenschaften* en Allemagne. Notre titre faisait programme : il s'agit de prendre en compte toute la pluralité de cet héritage qui nous concerne encore aujourd'hui. Réunissant huit chercheurs de trois pays germanophones (notamment philosophes et littéraires), ces deux journées d'études ont permis d'approfondir la question de la diversité des objets et méthodes mais aussi celle de la différenciation des disciplines, théories et discours qui se réclament d'un concept scientifique de la culture :

- l'histoire culturelle (J. Burckhardt, M. Lazarus, W. Wundt, K. Lambrecht et d'autres) ;
- la philosophie de la culture et/ou la sociologie culturelle (du fondateur de la sociologie Lorenz von Stein à Cassirer en passant par Nietzsche, Weber et Simmel)
- l'herméneutique culturelle (F. Schleiermacher) ;
- la théorie critique (W. Benjamin) ;
- le roman de formation (Goethe, Flaubert), qui permet d'appréhender de façon exemplaire la problématique de la « culture » comme archive d'une époque, c'est-à-dire la question des rapports entre littérature et sciences entre le moment où elles opèrent leur jonction dans l'archive (Goethe) et le moment où cette fusion bascule dans l'historisme.

A la fin du XIX^e siècle, la rupture des sciences humaines avec la tradition philologique et herméneutique fut en effet préparée par toute une réflexion transversale et de longue durée, à la fois historique et systématique, sur des concepts qui sont pour elles à la fois fondamentaux et "ouverts" : l'homme, l'histoire, la vie, la culture (cf. conclusion de la première journée d'études de notre programme).

D'entrée de jeu, **Ralf Konersmann** (Kiel) a posé la question de savoir quel était véritablement le défi des *sciences de la culture*. Le repli (*Absetzbewegung*) opéré par rapport à la tradition philosophique du siècle précédent (philosophie de l'histoire, critique de la raison historique, hégélianisme, sciences de l'esprit) trouve probablement son explication dans le caractère évolutif des sciences de la culture. « Continuellement en voie de construction », telle est la formule utilisée par Konersmann pour caractériser la nature fondamentalement historiciste des sciences de la culture. Face aux tentatives de démarcation entre « les chapelles d'une discipline "dogmatique" » qui se livrent trop

souvent « des luttes de fraction sans fin »¹, les *sciences de la culture* marquent le début d'une nouvelle ère : celle de l'autolimitation de la raison humaine, comparable à celle accomplie par Kant. La revendication d'une connaissance qui doit toujours vouloir se dépasser elle-même est remplacée par une phase post-métaphysique, ce qui inclut évidemment une critique de la science. Les sciences de la culture semblent donc garder, malgré ou justement à cause de la diversité de leurs pratiques, une capacité de résistance contre tout savoir institutionnalisé, ce qui implique également une conception différente du transfert des savoirs. S'agit-il vraiment de la naissance d'un autre concept de culture, d'une *scienza nuova* ? Et en quoi résident exactement les points communs et les différences entre *Kulturphilosophie*, *Kulturkritik* et *Kulturwissenschaft* ?

Ces questions furent au centre de toutes les contributions et débats. **Christoph Jamme** (Lüneburg) objecte que l'opposition entre Dilthey et Hegel lui semble être trop schématique et plaide pour une redistribution des rôles entre *Kulturwissenschaften* et *Kulturphilosophie* qui rétablirait la philosophie dans ses prérogatives. Les *Kulturwissenschaften* procèdent d'une manière exemplaire en se basant sur des objets d'analyse qui semblent posséder leur propre évidence. La *Kulturphilosophie* en revanche pourrait accomplir sa tâche, qui est de commenter d'un point de vue normatif afin de conceptualiser des approches qui risquent d'être trop descriptives. En renforçant la réflexion sur le lien entre perception, représentation et distanciation, la philosophie pourrait alors profiter à son tour de la culture. En adressant un questionnement théorique aux faits culturels, elle serait alors apte à développer de nouvelles perspectives. L'exemple du concept sémiotique de la culture nous révèle la duplicité de toutes les formes culturelles et symboliques. La négligence de cette duplicité est à imputer aux nouveaux médias, qui ont diminué nos facultés de compréhension. La discussion revient sur la question du statut des « œuvres culturelles » : qui décide de leur canonisation, de leur appartenance à la culture académique ou à la culture populaire ? L'approche sémiotique est insuffisante si elle n'est pas complétée par une théorie de l'action. Le risque d'un retour à la philologie ancienne et/ou, dans le pire des cas, à la *Volkskunde* est également évoqué.

Si Jamme défend les prérogatives de la philosophie, **Georg Bollenbeck** (Siegen) attaque par la bande en faisant valoir les effets critiques constructifs de la « critique de la culture ». Pour Georg Bollenbeck, la *Kulturkritik* est avant tout un mode de réflexion qui revendique une construction totale. Et c'est justement cette revendication qui s'avère constitutive pour la genèse de la sociologie allemande, même si cette dernière a toujours essayé de prendre ses distances par rapport à la *Kulturkritik*. Dans son *Histoire de la Sociologie*, Raymond Aron souligne la domination du couple sémantique société-communauté pour cette discipline. Si Ferdinand Tönnies, Max Weber et Georg Simmel souscrivent aux schémas de pensée de la *Kulturkritik*, c'est pour enrichir la pensée sociologique de toutes les ambiguïtés qui lui sont propres. Car il s'agit d'une discipline

1 Cf. Slavoj Žižek, « Les cultural studies sont-elles vraiment totalitaires ? ». In : Žižek, *Vous avez dit totalitarisme ? Cinq interventions sur les (mé)usages d'une notion*. Paris : Éditions Amsterdam, 2007, p. 191.

qui est toujours à la recherche d'un public large. L'analyse des conséquences de la rationalisation, préparée par Marx sur le terrain de l'économie politique, nécessite en effet, sur le terrain de la « culture », une langue particulière avec ses propres concepts empiriques. C'est ici que la *Kulturkritik* fait valoir sa fonction stimulante. Tandis que Simmel se concentre sur les pathologies de la culture, Weber transforme le sociologue en *Zarathoustra* : voyant, prophète et homme culturel, il l'incite à cultiver son scepticisme envers le progrès. Bollenbeck explique la puissance discursive de la *Kulturkritik* par le travail de deuil qu'elle semble effectuer face au blocage de toutes les possibilités d'action qui jalonnent le domaine des jugements sur les valeurs et les croyances. Le débat qui suit se concentre sur la notion de critique, en faisant valoir les objections de Foucault et Lyotard. La critique ne représente pas un privilège, mais opère une intrusion dans toutes les disciplines et dans les arts. La discussion revient sur la revendication de vérité que l'on observe par exemple dans la *Dialektik der Aufklärung* ou dans la critique romantique. La question des ressemblances entre une *Kulturkritik* de la gauche (Adorno, Benjamin) et celle de la droite (Heidegger) est soulevée. Gérard Raulet plaide pour une mise entre parenthèses des oppositions afin de rendre possible des effets de fécondation réciproque entre comprendre et expliquer (comme ce fut le cas chez Weber), entre esthétique et sociologie (Simmel), approche historique et sémantique (Cassirer). Pour Konersmann, la *Kulturkritik* s'incarne finalement dans la figure d'une déception de toutes les promesses de la modernité. Après avoir créé la figure monstrueuse du travailleur, n'a-t-elle pas enfin sonné le glas de sa propre philosophie ?

A partir de deux romans gnoséologiques – les *Wahlverwandtschaften* de Goethe et *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert –, **Hildegard Haberl** (Vienne/ Paris) se consacre à une question qui se trouve au centre des préoccupations actuelles des sciences de la culture : le lien réciproque entre littérature et sciences. Cela soulève également la question de la popularisation du savoir. La disposition, l'archivage et l'actualisation, bref l'histoire/les histoires du savoir dans la littérature font déjà l'objet de toute une « épistémocritique » (Michel Pierssens). En visitant coulisses et figures de toute une mise en scène du dilettantisme, telle que la pratique par exemple Flaubert dans « Bouvard et Pécuchet ». Il est en effet possible de revisiter la théorie des sciences et ses concepts de l'éducation/de la *Bildung* à la lumière du roman qui, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, est en train de devenir une sorte d'antidote au discours du progrès. La recherche d'une théorie scientifique telle qu'elle s'exprime dans la littérature donne lieu à une réflexion sur les prémisses méthodologiques : ainsi l'archive qui tombe en ruine et dans laquelle on risque de se perdre – sujet tout à fait actuel – se reflète dans l'acte d'un jardinier qui taille ses arbres en dilettante. Autour de 1800, le modèle de l'encyclopédie est visiblement en crise, ce qui provoque deux réactions : soit on lance un appel à l'imagination (*Einbildungskraft*) et on rompt ainsi avec l'*Aufklärung*, soit on se trouve entre poésie et vérité (*Dichtung und Wahrheit*) afin de développer une perception critique grâce à l'art. La question qui se pose à cette pratique d'une « épistémologie littéraire » (Christine Maillard) est de savoir s'il s'agit d'une histoire des sciences qui est écrite par la littérature et si, une fois pour toutes,

on met fin à la croyance en une préséance du modèle scientifique afin de privilégier la discursivité de tout savoir.

Depuis le début du XX^e siècle, la réception de Friedrich Schleiermacher a été très fructueuse pour l'élaboration d'une *Kulturphilosophie* (et il convient de souligner : d'une *philosophie*) qui se concentre sur les questions de l'histoire/de l'historicité. **Sarah Schmidt** (Berne) revient sur la triade éthique, dialectique et critique afin de comprendre l'herméneutique grâce à la réciprocité (*Wechselwirkung*) et à la sociabilité (*Geselligkeit*), deux notions que l'on retrouve plus tard au cœur de la sociologie de Georg Simmel. La raison substantielle de Schleiermacher prend en considération trois actes qui constituent la réalité : l'acte d'organiser, celui d'agir et celui de symboliser. Une telle architecture de la réciprocité entend par culture une forme organique qui demeure toujours entre médiateté et immédiateté. La dialectique, l'art de la conversation, contourne les oppositions entre culture et nature afin d'établir les règles d'une herméneutique qui serait capable de penser sa propre genèse grâce à un dépassement de l'acte par la reconnaissance historique. Le terme de réciprocité peut même donner lieu à toute une réflexion sur l'hétérogénéité du savoir et sur l'interdisciplinarité. En illustrant les limites de la raison, Schleiermacher nous lègue un héritage critique : il faut penser notre historicité qui est toujours en train de devenir (1), penser le lien réciproque entre langue, discours et interlocuteur (2), et penser le fondement d'une orientation dans l'histoire (3). La discussion soulève la question de la religion chez Schleiermacher. N'est-elle pas l'organe de la *Kulturkritik* ? Dans un monde abandonné par Dieu, le concept de l'histoire semble être davantage déterminé par la contingence.

La séparation entre culture et histoire nécessiterait une pierre de touche, un point de vue extérieur, bref un *critère* qui permettrait de juger et d'agencer comme le fait par exemple un spectateur en regardant le théâtre. **Ludger Schwarte** (Bâle) souligne que les *Kulturwissenschaften* trouvent leur origine dans une critique qui ne se confond ni avec l'histoire culturelle (Burckhardt, Warburg), ni avec les théories de l'art (Wölfflin, Riegl) mais s'appuie sur une construction qui est celle de l'image dialectique de Walter Benjamin. Schwarte établit une liste de toutes les tâches à accomplir par les *Kulturwissenschaften* : il faut établir une histoire culturelle qui cherche la logique dans le détail, se livrer à une réflexion sur l'archive, ne pas négliger la discontinuité, remettre en question un concept de la culture qui se limite à une construction visuelle et développer une critique philosophique capable de donner la mesure de ce qui est en devenir. La notion de critique pourrait ainsi (re)trouver son caractère politique dans le sens que Benjamin lui avait conféré à la suite de Marx. Si Benjamin ne veut pas une transformation de la *Kulturkritik* en politique, c'est parce que sa critique se base sur l'expérience et le langage des choses afin de déceler leur conditionnement historique.

Pour développer sa propre représentation d'une science de la culture qui reste réticente à toutes démarcations et formations de système, Georg Simmel revient à Kant. Le Kant de Simmel n'est cependant pas celui qui a limité le domaine du savoir scientifique à tout ce qui est quantifiable et témoigne d'une obéissance aux lois de la causalité. **Heinz Paetzold** (Kassel) part du constat que Simmel libère la connaissance de

la contrainte de se faire passer pour une imitation de la nature. La tragédie de la culture consiste alors dans un conflit qui est lui est intérieur. Il faut historiciser les catégories de la raison et leur enlever leur caractère systématique. Simmel localise l'a priori dans l'immédiateté de la vie individuelle. La singularité des problèmes historiques et leur validité universelle déplacent la connaissance de l'histoire dans la vie intérieure. D'où toute la complexité de la compréhension de l'événement qui chez Simmel ne perd jamais sa coloration matérialiste. La tragédie de la culture fait que, d'une manière innocente, on devient toujours coupable. L'idéal du progrès devient purement formel, puisqu'il est encore basé sur l'unité du sujet, ce qui ne permet pas de penser toute la dimension de la relativité. Dans la tragédie de la culture, l'histoire ne passe plus. Elle cède sa place à l'ordre symbolique. Pour témoigner de la vie moderne qui se manifeste surtout dans les grandes métropoles, il faut à la fois rompre avec le courant de la vie et l'emporter avec soi. Entre loi générale et cas individuel, l'histoire est à concevoir comme un médium qui sert et rompt à la fois avec le désir d'orientation.

Peter Matussek (Düsseldorf) essaie de simuler une controverse fictive entre Simmel et Ernst Cassirer. Simmel pense la tragédie de la culture comme une recherche de l'âme qui doit créer ses objets afin de s'y retrouver, tandis que Cassirer entend la tragédie de la culture dans toute sa dimension dramatique qui fait que les oppositions profitent de leurs tensions mutuelles. Le débat sur les conséquences de cette tragédie fait émerger une différence fondamentale entre le matérialisme décentralisé de Simmel et la philosophie transcendantale de Cassirer. L'actualisation par Simmel du caractère fétiche en tant qu'être autonome soulève de nouveau la question du seuil de la probabilité pour la science.

Dans le prolongement de cette confrontation entre Simmel et Cassirer, la discussion finale revient sur les axiomes des premières *Kulturwissenschaften*. Quelles sont ses affirmations évidentes et ses prémisses méthodologiques ? Quel rôle attribuer aux concepts ouverts comme la culture ou la *Bildung* ? La tentation de se vouer aux grandes narrations de l'histoire, cette grande fascination de l'Occident, n'exonère pas de la responsabilité de devoir à chaque fois recommencer au début et de réfléchir à un ordre – différent – du savoir qui ne néglige plus les ambiguïtés de la modernité. La dimension politique des sciences de la culture résiderait donc dans leur faculté de s'interroger sur leurs propres a priori : les médias, l'événementialité, la distanciation par rapport à l'objet (la critique), le bricolage (le dilettantisme), l'archive (les ruines du savoir), les limites de la connaissance (a priori). Une question cruciale semble être aussi le danger de soumettre la culture à une critique de l'idéologie qui ne se pose pas la question de sa propre transparence. Les journées d'études se sont conclues par le constat qu'il est urgent de revenir à la question du politique. Elle sera au centre du colloque *La déterritorialisation des territoires. Dimensions scientifiques, sociales et politiques des sciences de la culture* qui aura lieu du 26 au 28 juin 2008 à la Maison Heinrich Heine.

Andrea Allerkamp/ Gérard Raulet